

12 mars 2002, Québec

Élection du président de l'Assemblée nationale

Madame la Présidente, Je sais que, d'après nos règlements, c'est à vous que je dois m'adresser, mais je voudrais, à travers vous, avant de m'adresser à vous, m'adresser à votre famille, ici présente, à qui vous procurez cet après-midi des émotions de grande amplitude. Ils sont habitués, ce n'est pas la première fois. Déjà, au milieu des années soixante-cinq, quand vous vous êtes engagée énergiquement dans la vie publique, engagée pour de bonnes causes, généralement profondes, même sublimes dont je vais parler plus loin, déjà, vos parents avaient fait le sacrifice d'une partie de votre présence, non pas de votre affection, non pas de vos sentiments, que vous leur avez toujours maintenus. Il en a été de même pour vos conjoints, votre conjoint présent, vos enfants, vos petits-enfants. On dit que devenir parents, ça rend sage. Ça vous est arrivé déjà depuis un certain temps. Devenir grands-parents, par ailleurs, rendrait fou.

Alors, il y aurait beaucoup, à ce compte, de fous et de folles dans cette Assemblée. Heureusement, ça ne s'applique qu'à la vie privée. Alors, c'est votre sagesse à travers votre vie personnelle, mais à travers votre vie publique – dont je vais maintenant parler – qui est consacrée par le vote de notre Assemblée, aujourd'hui.

Je le redis : Vous êtes depuis pratiquement toujours une femme engagée. Vous étiez déjà engagée dans les années effervescentes de la Révolution tranquille, dans les causes progressistes. Vous vous êtes située, pour employer un langage politique conventionnel plus utilisé à l'époque qu'aujourd'hui, à gauche et carrément à gauche. Des fois trop à gauche, au goût de ceux et celles qui étaient vos dirigeants et dirigeantes de l'époque. Mais vous avez justifié cette maxime disant que, quand on ne commence pas sa carrière politique à gauche, il y a des risques de la finir trop à droite. Ça ne vous est pas arrivé; ça ne vous arrivera jamais, même si vous occupez aujourd'hui le fauteuil du centre.

Alors, qu'est-ce que j'entends par causes progressistes? J'entends la cause des plus démunis, la cause de ceux qui normalement dans la société – et surtout peut-être dans la société qui a été témoin de vos premiers engagements – avaient le moins de voix possible, le moins de capacité possible de s'exprimer, d'être entendus, de changer les choses. Vous leur avez donné cette voix à bien des occasions. Et pour que cette voix soit plus ample, vous vous êtes penchée studieusement sur la sociologie et le droit qui sont deux éléments, deux instruments intellectuels extrêmement puissants pour servir les causes que vous avez servies.

Et puis vous êtes devenue rapidement – somme toute à un âge assez tendre – députée de Maisonneuve. Cela aussi, au-delà de toutes vos extraordinaires réalisations qui ont suivi, constitue une des belles actions, une action durable parmi toutes les autres que vous avez accomplies dans votre vie. Les hommes et les femmes de Maisonneuve le savent. Plusieurs d'entre eux, justement, appartiennent à cette sociologie qui avait besoin d'une grande voix comme la vôtre.

Le quartier de Hochelaga-Maisonneuve, qui est un des plus sympathiques de l'île de Montréal... Ça commence à se savoir tellement qu'il y a danger que la sociologie ne change

même. Mais, en tout cas, la députée de Maisonneuve a représenté avec fougue et ardeur les personnes démunies, les personnes âgées, les personnes frappées par la vie plus que la moyenne de ceux et celles qui le sont. Donc, je crois que votre première façon de passer à l'histoire, ça a été d'avoir été une députée progressiste, combative dans une circonscription qui avait éminemment besoin de vous. D'ailleurs, nos institutions, fort heureusement, permettent que vous soyez la présidente de l'Assemblée nationale et la députée de Hochelaga-Maisonneuve. Vous avez passé également à l'histoire une deuxième fois, et de façon indiscutable, quand, de votre siège de députée et de par vos fonctions ministérielles, vous avez proposé la loi sur l'équité salariale la plus progressiste du monde entier. Vous avez attaché votre nom à cette grande législation, et les femmes du Québec et les femmes du monde dont les gouvernements s'inspireront du Québec vous sont redevables de ce grand geste.

Vous avez aussi passé à l'histoire une fois de plus quand vous avez réalisé un des espoirs oubliés de la Révolution tranquille, qui est cette fabuleuse réforme territoriale des collectivités locales à laquelle vous avez consacré une ardeur extraordinaire au cours des dernières années et au cours de votre dernier mandat ministériel. Cette loi inoubliable, cette loi qui laissera des traces durables... Cette loi aux traces durables et, s'il n'en tient qu'à nous, intangible, vous a aussi permis de passer à l'histoire.

Et, enfin, vous le faites une autre fois cet après-midi. Comme celle que nous avons fêtée il y a quelques mois, Marie-Claire Kirkland, qui a été la première femme à siéger dans cette Assemblée, qui a marqué l'histoire, a ouvert la porte à de nombreuses autres femmes qui, aujourd'hui, enrichissent nos travaux. Et nous avons tous et toutes ici l'espoir que le nombre de femmes dans cette Assemblée corresponde le plus rapidement possible au nombre de femmes dans la société, ce qui devrait tôt ou tard dégager une majorité de femmes à notre Assemblée nationale. Mais aujourd'hui vous établissez ce précédent qui touche aussi sans doute les hommes et les femmes du Québec qui ont à cœur cette cause éminemment progressiste de l'avancement des femmes, vous établissez ce précédent d'être la première femme à présider notre Assemblée nationale.

Ce n'est pas parce que vous êtes une femme que vous êtes gentille, parce qu'il y a des hommes très gentils aussi, mais vous avez cette marque de commerce, la gentillesse, la douceur de la voix, inversement proportionnelles à la force de l'argumentation et à la détermination. Dans les dossiers, on peut dire périlleux, que vous avez menés dans votre vie publique, vous n'avez jamais suscité la critique d'être cassante ou de vous fermer au dialogue ou de vous fatiguer prématurément d'entendre les adversaires de vos idées. Vous avez écouté, vous avez agi. Je sais que plusieurs disent qu'avoir le dernier mot avec Louise Harel, ça veut dire dire: Oui ou d'accord. En tout cas, si c'est comme ça, à partir de maintenant, on devra dire: Oui, Madame la Présidente ou d'accord, Madame la Présidente. J'espère que c'est ce genre de propos que vous entendrez le plus souvent quand vous rendrez des décisions contestées ou contentieuses. Je sais que votre immense talent fera que c'est ce qui va arriver le plus souvent. Je sais que vous serez juste et équitable, que nos collègues de l'opposition, qui s'attendent à cela, le reconnaîtront aussi, rapidement. Comme l'ensemble de la population du Québec qui va s'habituer maintenant à vous voir occuper ce fauteuil et qui, connaissant déjà vos immenses qualités dans l'action, vous verront maintenant sous un autre angle, un angle qui comporte plus d'élévation, plus de recul, mais qui, dans sa dimension internationale, j'en suis sûr, vous permettra de reprendre une

certaine marge de manœuvre. C'est vrai que notre Assemblée nationale, un des plus vieux parlements du monde, est estimée, respectée par les autres assemblées démocratiques et a été, à cause du travail inlassable de son président, au centre de regroupements d'assemblées ou de parlements de notre continent. En particulier, je parle de l'Amérique du Nord et du Sud. Je suis sûr que, comme vous avez fait honneur à vos compatriotes dans tous les extraordinaires dossiers internes que vous avez conduits, vous serez à la hauteur de votre réputation dans l'action internationale qui sera la vôtre.

Madame la Présidente, nos vœux les plus profonds vous accompagnent dans votre mandat.